

PASCAL ET ÉPICTÈTE

LE DESSEIN DE PASCAL

Le grand bouleversement qui marqua en France la fin du XVII^e du siècle eut dans les consciences un profond retentissement. La jeune génération élevée au milieu des troubles continuels et de l'insouciance générale que provoquaient les guerres incessantes, n'eut plus, pendant la paix, qu'un goût effréné de jouissance, que du mépris ou de la haine pour toute morale, pour toute contrainte. C'est la société des Libertins dont l'influence fut grande à la Cour sur les seigneurs.

Le sentiment religieux dégagé des grossières croyances et des superstitions du Moyen-Age n'était pas mort cependant : le besoin d'un idéal surhumain se révélait intense et ardent au fond des consciences chrétiennes. Le monde catholique vit ; il se constitue des milices qui travaillent à la propagation de la foi et au soulagement des misères du peuple. Des congrégations, des couvents nouveaux se créent ; mais des congrégations et des couvents qui ne se ferment pas au monde, au contraire, qui poursuivent, activement l'œuvre de restauration religieuse par leur combat avec le monde, comme les établissements de Saint-Sulpice, de Saint-Vincent de Paul. Des maisons de retraite s'ouvrent aux esprits soucieux de goûter loin du monde, dans la paix de la solitude, les pures joies de l'adoration de Dieu. Telle fut, sous l'admirable direction de l'abbé de Saint-Cyran, la maison des Messieurs de Port-Royal où un homme d'une espèce rare, d'une intelligence exceptionnelle alla retremper sa foi pour ainsi dire refroidie. Cet homme se nommait Blaise Pascal.

Voilà le génie dont le nom seul, à première vue, nous frappe autant d'étonnement que d'admiration. Nous allons tâcher de le faire revivre dans ses paroles qui nous ont été laissées et plus particulièrement de mettre en relief cette force sans égale, cette énergie dont la volonté est le seul soutien. C'est le plus grand effet du stoïcisme simplement.

Comme tout le monde le sait, le livre des *Pensées* n'est autre chose qu'un recueil de notes et de matériaux amassés par Pascal en vue de la construction d'une forteresse qui serait consacrée à la démonstration et à la défense de la religion chrétienne. C'est un travail immense, un travail dont la préparation occupa les huit dernières années de sa vie parmi les souffrances continuelles, les douleurs toujours croissantes et la pratique de la plus fervente piété.

En ce qui concerne le plan de ce grand ouvrage, dont il ne reste que des fragments épars, trouvés après la mort de l'auteur, nous n'avons, pour nous éclairer, que de trop faibles lumières. Quelques notes, quelques conversations dont le souvenir nous a été conservé, nous en donnent à peine une idée.

Les *Pensées* furent écrites, rappelons-nous le bien, après la définitive conversion de Pascal (en 1654). Et cette conversion si importante dans la vie de ce grand philosophe, est, nous osons l'affirmer, une œuvre de raison. Ce n'est pas en renonçant à son intelligence, mais en l'exerçant qu'il est arrivé à la religion. Le bonheur de l'homme est la question qui le préoccupait le plus. Il l'avait cherché partout, dans l'activité de l'esprit, dans la science. Malheureusement la pensée pure fatigue vite. Il l'avait cherché aussi dans le cœur, même dans l'amour. Mais là encore, il ne le trouve pas, car il n'y pas d'amour qui ne finisse par s'évanouir. L'âme est quelque chose d'immortel, ce qu'elle aime doit être impérissable, inaltérable, infini. Ce bonheur suprême n'est trouvé nulle part, ni dans la richesse, ni dans la science, ni dans la puissance, ni dans la femme. Il faut maintenant la chercher hors des choses terrestres. Une question se pose : dans cette crise de la pensée, quel est le rôle de la maladie qui travaille, tourmente et affaiblit de plus en plus Pascal? Elle n'agit pas certainement en affaiblissant son intelligence tout en

la désarmant, mais comme il arrive, en lexcitant, en rejetant toutes les solutions faciles et imparfaites dont un homme en bonne santé peut se contenter. Elle écarte de Pascal toutes les joies de l'esprit, elle chasse de son cœur toutes les passions en les remplaçant par une sorte de rêve qui se porte vers quelque chose dans l'au-delà. Elle ferme à la science, à l'amour, à l'ambition, toutes les portes de son imagination.

Elle lui découvre enfin le néant de la vie, l'imperfection du bonheur terrestre. Ne pouvant renoncer à la félicité à laquelle il aspire, elle l'oblige à aller le demander à Dieu. Attiré par une force mystérieuse comme la limaille de fer attirée par l'aimant, il franchit ce néant qui compose la vie, sans se préoccuper de tout ce qui se trouve au bord du chemin et en renversant tout ce qui lui fait obstacle. Il renonce aux études profanes, aux choses mondaines, tout en respectant la science et la raison. Son ironie, et son doute n'atteignent que la présomption de la philosophie. Il ne doute pas néanmoins de la science, entendons-le bien, il lui garde son estime tout entière. Il la subordonne et en évalue les résultats, bien qu'elle soit inutile pour la fin de l'homme qui est le bonheur. Il est d'autant plus choqué de cette inutilité qu'il admire davantage les certitudes qu'elle nous apporte dans le domaine physique. Et de là lui vient l'idée d'appliquer les méthodes précises et infaillibles de la science à la démonstration des vérités divines.

A sa croyance, à sa foi il limite toute sa vie ; il s'examine, se combat, se détache, se dépouille. Ses ennemis redoutables sont l'amour, les voluptés, les délices, quoiqu'il ait plus que tous peut-être le besoin d'être aimé. Mais encore à ces ennemis, s'ajoute l'orgueil qui est le plus grand de tous. Il s'impose toutes sortes de sacrifices : il ôte jusqu'à la tapisserie de sa chambre ; il proscrie tous les mets de sa table qui peuvent lui faire goûter quelques plaisirs ; il porte une ceinture garnie de pointes de fer par laquelle il dompte ses mouvements de vanité. En un mot, il vit avec joie dans les souffrances aimées et dans la pauvreté volontaire. Il a dompté la nature, mais il ne l'a pas ôtée. Ainsi nous voyons quelle espèce de volonté puissante

loge en lui et nous osons dire que nous n'en trouvons pas de plus grande.

Maintenant regardons comment devrait procéder la méthode philosophique de cette grande âme qui nous effraie par son élévation et sa beauté.

Par une méthode à peu près analogue à celle de Descartes, Pascal devrait admettre comme point de départ le doute pour conduire l'homme à la foi. Mais pour lui, ce doute n'est pas un artifice ingénieux, un artifice de méthode possédant d'avance l'affirmation de la certitude, c'est plutôt quelque chose de profond, de douloureux dans lequel il se débat de toutes ses forces, une sorte de mal originel qui le tourmente et contre lequel la raison n'a pas de remède. Il parlait de l'état actuel de l'homme en montrant l'étrangeté et le mystère, la bassesse et la grandeur, les contradictions sans nombre qui font de sa nature une véritable énigme indéchiffable. Il montrait combien la nature humaine est impuissante, aveugle, dégradée ; il la peignait comme un chaos d'éléments discordants, comme une machine à engrenage disloqué dont les rouages se font obstacle les uns aux autres, comme un amas de débris sans nom ni forme, perdus dans de profondes ténèbres dans une multiplicité de désordres et de passions contradictoires où il ne voyait que violence et douleurs. De là des contrastes sans nombre dans ses *Pensées*.

« Car enfin, qu'est ce que l'homme dans la nature ? dit-il ironiquement. Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret iménétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti. » (Frg 72). « Nos destinées sont si chétives qu'un grain de sable qui se met dans l'uretère d'un homme décide la fortune des Etats. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait change. » Mais notre grandeur n'est pas moins visible que notre misère ou plutôt elle se retire de notre misère même. Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi sinon un roi dépossédé. Et où se trouve cette grandeur devant laquelle le monde matériel dis-

paraît ? Pascal la fait consister dans la pensée et non seulement dans la grandeur de l'âme, mais dans tout son être. Nous avons tous présente à notre mémoire cette célèbre pensée où Pascal compare l'homme à un roseau. Relisons-la cependant pour en mieux saisir la profondeur.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers s'aime pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Malheureusement une autre pensée s'ajoute aussitôt à celle-là, et l'anéantit complètement : « Mais qu'est-ce que cette pensée ? dit-il. Qu'elle est sotte. » Tous ces contrastes sont parfaitement résumés par Pascal lui-même lorsqu'il dit en parlant de l'homme : « S'il se vante, je l'abaisse, s'il s'abaisse, je le vante ; et je le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

Et ici nous voyons un Pascal s'acharnant encore contre cette misérable nature humaine pleine de faiblesse, d'erreurs et de perversion. Mais cette fois, il s'attaque plutôt à la nature morale de l'homme, à la source de ses actions et aux fondements de la Société. Dans ce champ d'attaque, les *Pensées* sont d'une nature si diverse, la verve, l'éloquence, la finesse et l'ironie sont si mêlées qu'on croirait entendre tour à tour Hobbes, La Rochefoucauld, Montaigne.

En effet, si nous donnons à l'amour-propre le nom théologique de concupiscence, nous verrons une foule de « *Pensées* » se confondre avec les « *Maximes* ». « Tout ce qui est au monde, dit Pascal, est concupiscence des yeux ou orgueil de la vie. » (Ed. Faug. t. I. p. 232). Ne croyez pas à l'amitié : « Tous les hommes se haïssent les uns les autres. » Ne croyez pas à la bravoure car : « Nous perdons notre vie avec joie pourvu qu'on en parle ».

Voilà pour les affections, pour les sentiments qui sont complètement réduits à rien. Voyons maintenant ce même tour joué aux principes, c'est-à-dire ce qui fait le juste et l'injuste, le bien et le mal moral tant dans la société que

chez l'individu. Personne n'ignore ces paroles méprisantes de Montaigne que Pascal ne fait que reproduire dans ses *Pensées* : « On ne voit presque rien de juste et d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renverse toute jurisprudence. Un méridien décide la vérité... En peu d'années de possession, les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière borne. Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà ».

Mais pourquoi cette justice est-elle instable ? Parce que « rien, suivant la raison de Pascal, n'est juste par soi ; la coutume fait toute l'équité, pour cela seul qu'elle est reçue, c'est le fondement mystique de son autorité ».

A son point de vue, l'auteur des *Pensées* se rend parfaitement compte du caractère universel du genre humain, et personne ne peut mieux faire que lui : « La vraie nature étant perdue, tout devient sa vraie nature, le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien ».

Voilà la nature humaine déjà arrachée à sa prétendue grandeur et jetée dans nous ne savons quoi de plus bas. Mais cela ne peut contenter Pascal qui, après avoir réduit à néant la justice et la coutume, essaye à présent d'expliquer la coutume par la force. Etant donné, cependant, que tout ce que nous venons de voir suffit à nous convaincre jusqu'à quel point ce philosophe janséniste a abaissé cette nature humaine qu'il méprise en même temps qu'il la vante, nous ne pousserons pas plus loin notre recherche, dans le but bien inutile d'accumuler des détails qui, d'ailleurs, n'appartiennent pas tout à fait au sujet qui nous occupe.

Maintenant que Pascal a fait la peinture de cet état misérable de l'homme avec sa grandeur et sa bassesse, ses infirmités et ses avantages, et le peu de lumière qui lui reste dans les ténèbres, il le mène par la main et lui montre combien la philosophie, c'est-à-dire la raison, est impuissante à lui expliquer les contrariétés sans nombre et combien elle est elle-même pleine de contradictions, de faiblesses, et d'erreurs. Une fois la philosophie jetée de côté, Pascal mène encore l'homme et passe avec

lui en revue les différents systèmes religieux qui ont régné sur la terre. Les religions païennes convaincues à leur tour soit de folie, soit d'erreur, soit d'imposture, il démontre maintenant la vérité du Christianisme par une série de preuves comme les livres saints ; le péché originel, la promesse d'une Rédemption, la vie et la doctrine de Jésus-Christ, les apôtres et leurs caractères, enfin par toute sorte de remarques sur l'Évangile. De cet examen, il résulte que seul le christianisme explique par le dogme de la chute originelle la contradiction de l'homme misérable ; parce qu'il est déchu, grand parce qu'il a conscience de sa misère.

C'est de cette façon que Pascal comptait « faire voir que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables ». (Mme Périer).

Ces raisonnements sont tournés contre la légèreté des mondains, la curiosité des savants, particulièrement contre la logique et la métaphysique des cartésiens. Ils tendent, toutefois, à convaincre surtout les incrédules renforcés et les dévots relâchés. Dans tous les cas, Pascal veut prouver la nécessité absolue de la religion.

Mais qu'avons-nous vu jusqu'à présent, de son opinion de la nature humaine ? un mépris profond pour tout ce qui est de l'homme. C'est par là qu'il prétend commencer.

Alors, si la nature de l'homme tout entière est corrompue, dégradée, comme il le dit plus haut, il est inévitable que la raison qui en fait partie, et la partie la plus essentielle, soit, elle aussi, malsaine. Visiblement Pascal est donc sceptique en philosophie. Il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur la préface de la nouvelle édition des Pensées par M. V. Cousin pour nous rendre compte de ce fait. D'ailleurs, le scepticisme professé par Pascal n'est pas le pivot central, si l'on peut s'exprimer ainsi, autour duquel tournent tous les principes de son système. Il n'est qu'un second plan, qu'un corollaire de sa théorie de la nature ou plus exactement encore de son opinion sur l'ensemble des facultés humaines. En un mot, c'est un scepticisme

qui part du péché originel pris dans le sens le plus vigoureux du jansénisme, pour aboutir au dogme de la grâce. C'est un scepticisme qui a sa source dans le dogmatisme et qui tend à un dogmatisme tout simplement. Il est évident que, là encore, la conséquence finit par tourner contre les principes et de là naissent des conflits à l'intérieur même du système ; il y a une raison, cependant, pour le tolérer, parce que toutes les doctrines extrêmes, aussi bien philosophiques, religieuses, sociales que politiques, remarquons-le, sont dans ce cas ; et c'est cela même qui fait le triomphe de la vérité. Au reste, ce scepticisme n'est pas une machine construite à plaisir ou un stratagème quelconque, comme nous avons dit plus haut. Pascal est convaincu des désordres de la pensée comme il est convaincu des désordres de la nature, parce qu'il commence par croire à la chute de l'homme et à la seule puissance de la grâce.

Voyons maintenant quels sont les arguments qu'il invoque contre la raison humaine. Nous n'insistons pas sur les objections qu'il emprunte à Montaigne, comme la brièveté de la vie, la maladie, l'intérêt, la coutume, l'amour-propre et les conflits intérieurs de nos facultés, etc... Ce qui est le plus important, ce qui appartient en propre à Pascal, car cela est le fond même de son système, c'est la manière dont il lance ses attaques contre la philosophie et avec celle-ci contre la raison elle-même. Selon lui les philosophes, au lieu d'apercevoir le contraste perpétuel qu'offre la nature de l'homme, les éléments discordants, opposés, résultant de sa déchéance ainsi qu'il les a aperçus lui-même, n'en ont vu qu'un côté : ou la grandeur ou la bassesse, ou la conscience, ou la raison, ou l'instinct. De là vient la confusion des points de vue à l'égard du bien comme du mal. Par conséquent en logique comme en morale, ils se partagent en deux sectes principales : les sceptiques et les dogmatiques stoïciens. « C-ux-ci, dit Pascal, veulent se mettre au-dessus des passions et devenir Dieu, au lieu que ceux-là veulent renoncer à la raison et se changer en brutes. » (Ét. F. t. 11, p. 91) « Mais ils n'ont pas plus réussi les uns et les autres parce que si leurs principes

sont vrais leurs conclusions sont fausses.»

C'est toujours précisément le même esprit d'antithèse que Pascal met en œuvre dans l'ordre logique entre Montaigne et Epictète.

Mais voilà deux philosophies qui fournissent à Pascal un terrain ferme et solide sur lequel il va bâtir son système définitif.

HỒ-DAC-THANG

LA CAPITALE DE LA SAGESSE

LA CITÉ UNIVERSITAIRE DE PARIS

Tandis que la vie parisienne nous entraîne dans ses remous, une petite ville s'élargit et grandit aux confins mêmes de la capitale: c'est la Cité universitaire. Tout y est calme et ordonné, et tout s'y prépare à être plus solide et meilleur, l'esprit des habitants comme les choses. Nos agitations, souvent nuisibles, entourent cet asile studieux sans y pénétrer. Ceux d'entre nous que l'expérience a usés ou desséchés y trouveraient motif à rasséréner leur humeur et à rafraîchir leurs espoirs. Car, plutôt que dans nos disputes et nos rivalités, c'est là que demain s'élabore.

Matériellement et spirituellement, la Cité universitaire est une « création continue ». Autour des maisons déjà vivantes, des chantiers s'établissent et des murs s'élèvent. Ceux qui y sont venus voient se dessiner la place de ceux qui vont venir. On calcule que, dans trois ou quatre ans, la Cité, dont sans cesse se développe l'enceinte, recevra 3.000 étudiants; dans dix ans, ce nombre aura triplé. Il n'est donc pas inutile aujourd'hui de faire en quelque sorte le recensement ou l'inventaire de notre petite ville. Nous y découvrirons peut-être des raisons de louer le destin et sûrement des raisons de nous reprocher notre peu de foi en nous-mêmes.

L'autre jour, Cuba y fondait sa maison. Dans une ou deux semaines, ce sera le tour du Danemark. L'adhésion du Brésil est imminente. Et la Cité avait auparavant successivement accueilli le Canada, la Belgique, la République Argentine, le Japon, les États-Unis d'Amérique, la Grande-Bretagne, la Suède, la Hollande et l'Espagne. A ces nati-

ons, il est à peu près certain que se joindront la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Roumanie, la Grèce, la Colombie, le Venezuela et le Pérou. Une fondation spéciale a été faite en faveur des étudiants d'origine arménienne. Hier, a été fondée la première maison des Provinces françaises, qui comptera parmi ses hôtes, grâce au don de trois millions et demi d'un Américain, M. Murry Guggenheim, ayant des liens de famille en Alsace, et d'un groupe d'Alsaciens, les étudiants du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de Belfort. Première fondation coloniale: l'Indo-chine a réservé une centaine de chambres à ses étudiants. Plusieurs de nos compatriotes qui séjournent à l'étranger ont fondé en outre cinq chambres destinées aux étudiants français dont les parents habitent hors de France (1).

Mais qu'ont fait les Français de chez-nous? Voici le détail de leur contribution. Vingt-trois conseils généraux ont chacun fondé une chambre, celui du Finistère en fondant deux. La ville de Paris a accordé trois subventions annuelles de 75.000 fr., que suivront des annuités de 250.000 fr. L'État, de son côté — M. Raymond Poincaré ayant résolument prêté son appui aux organisateurs de la Cité universitaire, — a agi de la façon suivante. Pour servir à la constitution de la première partie du domaine (9 hectares cédés à un prix de faveur par la ville de Paris), 13 millions 1/2, payables en quinze années, ont été inscrits au budget. A ces sommes, s'ajoutent trois millions alloués en 1928. L'État a, de plus, pris à sa charge les frais d'expropriation des terrains de la commune de Gentilly nécessaires

(1) Le pavillon des Etudiants japonais qui s'élève à l'extrémité de la cité universitaire a été inauguré le 10 mai. A l'autre extrémité se dresse celui de cent chambres destiné aux Etudiants indo-chinois. La construction en est achevée. L'aménagement intérieur et les décorations se poursuivent avec activité. Dans les premiers jours de novembre, la remise pourra en être faite par M. A. R. Fontaine, Président du comité de direction, pour être incorporé à la Cité Universitaire.

à l'extension de la Cité. Enfin, le concours de l'Etat est sollicité pour l'acquisition des quatre hectares de l'école de dressage du boulevard Jourdan.

La première fondation de la Cité universitaire en faveur des étudiants français est, on le sait, due au regretté Deutsch de la Meurthe, qui y consacra dix millions de francs. Des particuliers, des établissements commerciaux et industriels ont, depuis lors, fondé quelques chambres. Mais il manquait à la Cité ce qu'on appelle des services généraux (bibliothèques, salles de musique, de théâtre, de jeux, terrains aménagés pour les sports, piscine, etc.). C'est alors qu'intervint M. Rockefeller qui dota l'œuvre de deux millions de dollars (environ cinquante et un million de francs) et qui s'engagea à verser, de surcroît, trois annuités d'un million et demi chacune. L'architecte Lucien Bechmann établit actuellement les plans de ces « services généraux ».

On pourra donc bâtir ; mais il faudra pouvoir entretenir. La Cité universitaire a un ami de la première heure en la personne de M. David Weill. Tous les efforts qui s'y accomplissent et tous les besoins qui s'y créent lui sont connus. Il vient, tout récemment, de la pourvoir de cinq millions de francs. Il avait déjà pris à sa charge l'achat d'un terrain d'une valeur de deux millions. Auparavant, quand fut inaugurée la « Fondation nationale pour le développement de la Cité universitaire », dont le sénateur André Honorat est le président et M. Jean Brannet le secrétaire, il avait mis un demi-million à la disposition du nouvel établissement. Il est, ainsi qu'on l'a justement dit, le premier Français qui ait répondu généreusement au geste généreux de M. Rockefeller. Ayant rencontré l'autre jour M. David Weill, j'essayai de lui faire dire son sentiment sur le mécénat. Il feignit de ne pas comprendre et me parla aussitôt de M. Honorat pour louer son zèle, son activité, son désintéressement, son entraînement, pour faire aussi l'éloge du recteur Charléty, de son esprit de décision et de sa claire intelligence. Et comme par un détour, j'insistais pour qu'il revint à lui-même, il conclut ainsi notre entretien : « J'estime que ceux qui donnent leur temps et leur talent à la Cité universitaire font plus encore que ceux qui lui donnent de l'argent ».

Et pourtant, de l'argent, il en faut encore, et beaucoup. M. David Weill en était convenu en m'exposant brièvement une partie du programme qui reste à exécuter. Si tous les

Français se rendaient exactement compte de ce qu'est aujourd'hui et de ce que devra être la Cité universitaire, on peut être assuré qu'ils aideraient plus efficacement à son développement. Pour réaliser cette œuvre de paix, d'équilibre, d'harmonie qu'évoquent éloquentement les politiques, nul moyen n'est meilleur que l'expansion de la culture française. A tous les mauvais desseins qu'on nous prête -- et certain journal hollandais vient de démontrer que les plus sottes légendes trouvent encore du crédit, -- la Cité universitaire oppose son humaine discipline avec tranquillité et dignité. On y voit ce que souhaite la France. Elle ne songe à subjuguier personne. L'Anglo-Saxon ou le Japonais qui en sont les hôtes y conservent leurs idées et leurs goûts ; mais ils mesurent, sans tromperie, la valeur des idées et du goût français. Et, du reste, n'ambitionnons pas d'usurper dans le monde un rôle d'éducateurs et d'inspirateurs, puisque ce rôle on nous a dès longtemps et spontanément reconnu le droit de l'assumer. L'étroit territoire de la vieille Sorbonne et de la montagne Sainte-Geneviève a presque toujours été un des centres intellectuels des nations civilisées. Nous n'avons pas d'autre ambition que celle de garder notre place, et si cette place comporte des privilèges moraux, de les mériter. Une vingtaine de peuples ont installé, s'approprié à installer leurs maisons dans la Cité universitaire. Ceux-là et d'autres nous savent aptes à remplir la tâche que nous nous assignons. Aux Français de montrer qu'ils ne doutent point d'eux-mêmes. Et ils le doivent montrer en contribuant de plus en plus à l'édification de cette capitale de la sagesse qu'est la Cité universitaire.

Les riches en sont les patriciens ; mais les Français qui n'ont pas reçu toutes les faveurs de la fortune peuvent y tenir le même rang. Quel bel exemple fournit précisément un poète qui, lui, n'est pas un millionnaire ! M. Edmond Haraucourt possède une villa à l'île de Bréhat. Il vint d'en faire don aux jeunes gens de la Cité. Pourront s'y reposer les étudiants surmenés et y passer leurs vacances ceux dont les parents habitent trop loin de France. Qui voudrait faire moins que cet aimable porteur de lyre, parmi ceux qui ont quelque chose à donner ou à léguer ?

JEAN LEFRANC

(Le Temps)

LE MUSÉE NATIONAL DE BANGKOK

Nous avons avec le Siam des liens historiques qui remontent au temps du Roi Soleil qui reçut à Versailles, avec tout le faste voulu, les ambassadeurs envoyés par la Cour de Bangkok. Louis XIV chargeait peu après un de ses officiers, le sieur de Chaumont, d'aller à Bangkok, en vue d'établir une « alliance » avec ce pays. Par la suite plusieurs de nos missionnaires vécurent au Siam et notre installation en Cochinchine d'abord, puis en Annam, si elle détermina au début certaines frictions inévitables, facilita le prestigieux essor économique et social du Royaume par voie de conséquence directe. Les relations ne peuvent d'ailleurs entre le Siam et les pays de l'Union Indochinoise que s'affirmer de jour en jour davantage et prendre une ampleur nouvelle. Notre ministre de l'air ne vient-il pas de signer un accord concernant l'établissement d'une ligne d'aviation commerciale qui réunira Bangkok à Hanoï et à Saïgon et qui sera le prolongement de la ligne aérienne de France vers notre Indochine.

Des liens nombreux nous unissent donc avec le Siam, mais ne sont pas du seul domaine économique et le fait que la « culture française » est appréciée à Bangkok n'est pas négligeable. Aussi est-il intéressant de signaler ici ce qu'est le « Musée National de Bangkok ». C'est à « l'institut royal de littérature d'archéologie et des beaux arts » fondé par le prince Damrong et dirigé par un des nôtres, un parisien né dans la plaine Monceau M. Georges Coëdes, que l'on doit la fondation de ce Musée. L'Institut en question date de 1926 ; mais son origine doit être cherchée dans la création en 1925, d'un service archéologique. Le Musée National a été installé dans le Vang Na, l'ancien palais du second roi, institution disparue ; mais le dit palais offrait une exacte image de ce qu'était une résidence royale avant que l'influence européenne se fit sentir au Siam.

Que recèle le Musée National de Bangkok organisé par l'érudite Georges Coëdes. Tout d'abord deux splendides bibliothèques dont l'une est réservée aux manuscrits, les pièces

rare sont conservées dans des armoires en laque dorée, spécialement faites à l'usage des temples pour contenir les manuscrits sacrés. Des spécimens de calligraphie et de manuscrits enluminés sont exposés dans une série de vitrines qui constituent un petit musée du livre siamois. Le « Musée National » comprend une importante section archéologique qui permet aux visiteurs de se rendre compte de l'histoire du Siam et des divers éléments qui constituèrent le peuplement de ces régions. Nous avons là une étroite communauté artistique avec le Siam par l'intermédiaire des splendeurs d'Angkor et il n'est pas douteux que les travaux de l'École d'Extrême-Orient sur l'art Khmer à laquelle a appartenu Georges Coëdes, n'ont pas été sans avoir beaucoup facilité les efforts de l'Institut royal de littérature et d'archéologie de Bangkok.

Le Musée National Siamois contient une collection de bronzes qui, de l'avis des connaisseurs, est unique et se réfère à l'art Khmer ; coupes, clochettes, armes, forment un magnifique ensemble que complète dans les salles voisines la réunion des « statues en pierre » rappelant les bas reliefs d'Angkor.

La partie dite moderne n'est pas moins intéressante. On peut y voir, tout d'abord, un « musée de la voiture » comme celui installé depuis peu dans le château de Compiègne, mais les véhicules présentés sont des chaises à porteur en bois sculpté et des pavois de fête. Puis, toute une suite de salles est consacrée « aux jeux siamois » qui occupent une si large place dans la vie de ce peuple. Or plusieurs de ces jeux sont tombés en désuétude et on ne fabrique plus les pièces remarquables constituant les échecs chinois par exemple. C'est une très vivante reconstitution qui a été faite par les organisateurs du Musée National que cette rétrospective des amusements siamois d'autrefois.

Le « Musée National » de Bangkok, possède également ses « Invalides » en l'espèce plusieurs pièces où ont été rassemblées une collection militaire de premier ordre, armes étendards et un « éléphant de guerre » portant e « caparaçon de combat ». Le roi, nous apprend M. G. Coëdes, était accroupi

sur un tapis de brocart étendu sur le cou de l'éléphant et dirigeait lui même sa monture. Derrière lui, un siège de bois était fixé sur le dos de l'animal; le mandarin qui y était assis passait au roi les armes dont il pouvait avoir besoin et transmettait ses ordres à l'armée au moyen de signaux convenus exécutés en brandissant des deux mains deux bouquets de plumes de paon.

Le « Musée National » a aussi son « Musée de la Marine » formé de collections de proues de barques royales de formes très caractéristiques. Ces barques en bois sculpté sont d'un travail remarquable. Un « Musée de Cluny » n'a pas été oublié et l'institut royal a fait rassembler une superbe réunion d'objets se rapportant au culte bouddhique et aux bonzeries; il y a là des objets d'une ancienneté et d'une valeur considérables; de plus comme à Cluny, nous trouvons au Musée National de Bangkok une admirable collection de porcelaines, mais il ne s'agit ici ni de Nevers, de Limoges ou de Sèvres, mais des porcelaines chinoises faites « aux cinq couleurs » fabriquées en Chine, mais avec des motifs siamois.

Enfin, le Musée renferme tout un étage « réserve » au mobilier et aux ustensiles domestiques siamois.

Ce qui mérite de retenir notre attention, c'est le succès de ce Musée auprès des siamois « jusque dans les couches des plus humbles de la population. » Ainsi, grâce à la culture européenne à laquelle s'attache de plus en plus le Siam, le peuple apprend à aimer son passé et à prendre conscience de sa valeur. Le modernisme qui fait des traditions est voué tôt ou tard à l'échec; c'est pourquoi, en Extrême-Orient, les « jeunes » qu'ils s'appellent « jeunes chinois », « jeunes annamites » ou « jeunes siamois » en faisant table rase du passé, selon la formule bolchevique, ne parviendront pas à des résultats positifs; par contre une politique traditionnelle comme celle que nous devons suivre en Indochine est la seule féconde. Nous sommes loin du Musée National de Bangkok, mais cependant, les problèmes extrême-orientaux sont si complexes que, sans être paradoxal, des liens et des comparaisons s'imposent.

ERNEST OUTREY.

Député de la Cochinchine,
Vice Président

de la Commission des Colonies

